

L'ÉNÉIDE,

OPÉRA

FRANÇAIS.



5
L'ÉNEÏDE,

— 4 —
O P É R A

FRANÇAIS,

Pour être représenté quand il sera en état.

Suivi d'ARMIDE A SON TAILLEUR, Héroïde.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez J. FR. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-
Lion, Fauxbourg Saint Germain.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXVIII.

REVUE

DE

FRANCE



Pour les abonnés à la Revue de France

Paris, chez les Libraires, et chez les Marchands de Nouveautés



A LONDRES,

ET A PARIS,

Chez J. P. BARRON, Libraire, et chez les

Idem, Libraires, et chez les

Et chez les Marchands de Nouveautés

M. DCC. LXXVII.



DISCOURS

S U R

L'OPÉRA FRANÇAIS.

* *
L * *
* *
* *

'ON va rarement à l'Opéra pour s'instruire & pour intéresser son cœur: l'on y court pour repaître ses yeux & ses oreilles. Que faut-il donc pour attacher le Spectateur curieux? du bruit, du mouvement, de la variété, des grâces, de beaux bras, de jolies jambes, des sauts légers, des minois agaçans & des peintures séduisantes: voilà ce qui occupe les Regardans, dont le nombre & l'avidité surpasse encore celle des *Oyans*.

Sur ce principe, les paroles d'un Opéra nous paraissent assez indifférentes, & elles le sont en effet, quand elles ne composent qu'une petite intrigue suivie langoureusement & affectueusement, jusqu'à ce que la magie vienne en opérer le dénouement par un beau mariage. On s'embarrasse peu que deux amans s'aiment dans les règles; mais l'on est fort aise de participer à leurs plaisirs, quand ils ont lieu d'être contens. L'on s'applaudit d'assister à la noce, quand on voit leurs sujets, leurs parens & leurs amis chanter, se trémousser avec gaîté; l'on croit partager la fête, & l'on se retire satisfait.

L'inconstance Française ne nous permet pas de tenir long-tems au même genre d'amusement & à la même affection de l'âme. Notre esprit, comme notre corps, aime à être remué, & à se promener légèrement sur la multiplicité des événemens & des surfaces. Voilà pourquoi bien des gens voient six fois la même Pièce, avant d'avoir remarqué si les paroles sont bonnes ou mauvaises ; ils mettent tout leur esprit dans leurs oreilles.

Un Opéra en cinq actes, liés ensemble pour amener un heureux mariage, est d'une digestion trop forte pour nos tempéramens fluets ; & nous nous ennuyons si la noce n'est préparée par de joyeux épisodes, dont la Muse de la Danse fait les honneurs.

Des ariettes, des pas, des tableaux, des scènes courtes, animées & soutenues d'images riantes ou terribles, voilà ce que nous désirons ; & pour captiver notre Nation, il faudrait réunir des symphonies Allemandes, des ariettes Italiennes & des danses Françaises sur un canevas Asiatique : mais c'est ce qu'il est difficile de rassembler, & dont on n'approchera que quand les Amateurs seront d'accord sur la musique absolue & relative.

Quinault a été sans doute un Poëte Lyrique très-agréable ; mais la faveur de Louis XIV n'a pu l'affranchir des reproches de fadeur dont la critique révoltée l'accabla. Les Amateurs du beau simple le lisent encore avec plaisir : mais la brillante Jeunesse est trop impatiente pour l'écouter en entier ; & si l'on représente ses Pièces, nos Papillons noirs ou dorés se dispersent ; ils vont pirouetter dans les loges, dans les galeries

& sur les escaliers; ils y étalent leur suffisance, débitent des nouvelles, & lâchent, en se pavant, de mauvais propos, jusqu'à ce qu'un morceau de vivacité, ou une jolie jambe, les ramène dans l'intérieur de la salle. L'attention paraît un fardeau, toutes les fois qu'elle n'est pas soutenue par la chaleur du prestige; & pour se distraire, il faut, sans égard pour ses voisins, parler, railler, chançonner, & suppléer par des bouffonneries, à l'enjouement qui manque à la gravité du Poème lyrique.

La Parodie est une monnoie courante, & nous sommes toujours richement en fonds à cet égard. La liberté de parler est conférée à tous ceux qui ont une langue, & malheureusement les fots Français sont en plus grand nombre, & décident plus rapidement que les Français connaisseurs. Le mauvais goût craint d'être prévenu par le bon jugement, & il cherche à le gagner de vitesse. Nous n'avons pas, comme les Italiens, la faculté de faire un Opéra sur les cinq voyelles *a, e, i, o, u*. Il est vrai qu'ils répètent éternellement les mêmes choses; mais ils les varient si bien, qu'on abandonne tout ce qui appartient à l'esprit pour devenir tout oreille. Faut-il donc s'étonner que peu d'Auteurs aient assez de courage pour se livrer pendant plusieurs années à la composition pénible d'un grand Opéra, quand ils envisagent que leurs peines ne seront payées que de sarcasmes, de *rébuts*, d'épigrammes & de platitudes, qu'on accueille & qu'on accrédite, quoiqu'on les méprise. Oh! la belle moisson pour les Etourneaux & les Blancs-Becs, qu'un Opéra en cinq actes! Le Musicien ne doit pas

être plus rassuré que le Poëte : l'un & l'autre sont exigeans, & font assaut de prétentions. Le premier veut que la Poësie se prête à ses airs; l'autre exige qu'on fasse valoir ses paroles. Si le succès est avantageux, chacun s'en attribue la gloire. L'Auteur du Ballet dispute aussi la palme : mais si la réussite est contraire, on en accuse ses coopérateurs. On dispute, on cabale; l'amour-propre est en fermentation, & souvent l'on ne recueille en commun que des brocards & des humiliations mortifiantes. C'était en vérité bien la peine de s'enterrer, de suer sang & eau, de perdre son tems, son sommeil, & le peu d'argent qu'on avait, pour les menus plaisirs d'un Public impitoyable, porté par sa nature à l'ingratitude & à la raillerie ! Messieurs les mauvais Plaisans, voulez-vous qu'on s'occupe de vos plaisirs ? Réfléchissez, & mettez-vous un instant à la place des pauvres Auteurs que vous désolez : plusieurs années suffisent à peine pour élever leur édifice; un quolibet, une turlupinade, le souffle d'un Pygmée le renversent en un instant : & vous riez malignement sur les débris de la réputation de l'Architecte, & de ses Ouvrages mis en pièces. Gens aveugles, je plains votre inconséquence. Observez que les plus prompts à condamner, sont ceux qui connaissent le moins le mécanisme de l'Art : ce sont pour la plupart des ignorans, qui n'ont jamais employé un quart-d'heure de travail dans aucun genre ; cependant vous en faites vos oracles, & vous vous rendez leur écho. Loin d'accabler les talens, encouragez au contraire ceux qui s'emploient avec peine à vos délassemens ; ne louez pas exclusivement les

morts, uniquement parce qu'ils n'existent plus, & ne précipitez pas vos décisions hasardées. Ne prononcez pas sur parole ou d'après un Journal insidieux; ne vous rendez pas les trompettes de l'inconsidération: mais observez qu'on prend souvent pour son point d'appui, l'opinion incertaine des imbécilles qui se font des partisans, en criant plus fort que les autres.

Armez-vous plutôt de cet esprit philosophique, que l'humanité & la reconnaissance doivent inspirer à des âmes sensibles; cessez de bafouer, d'humilier & d'outrager des Auteurs bien intentionnés, qui, avec autant & peut-être plus d'esprit que vous, n'ont d'autre tort que celui de s'être sacrifiés pour vous plaire, & vous faire passer des momens agréables. Votre propre intérêt bien entendu, exigerait cette réforme: mais vraisemblablement je parle à des sourds. C'est par orgueil qu'on répand le ridicule sur un Auteur. L'on veut faire croire qu'on a plus de goût, plus de connaissances que lui, & qu'on n'aurait pas laissé échapper les bévues qu'on lui reproche. Voilà le vrai principe & le motif de la critique amère. La langue est un instrument mobile & indiscret; elle est trop jalouse de précéder la pensée: & de-là vient ce déluge de mauvais raisonnemens, dont les plats Pédans & leurs suffisans Ecoliers nous inondent, en se pavanant & en faisant la roue comme des dindons.

Malgré tous les obstacles qui devraient dégoûter un homme sensé d'entreprendre un Opéra, je me suis permis d'en esquisser un, & j'ai bien voulu y consacrer une semaine entière de mon loisir, en n'y mettant aucun genre de prétention,

& cherchant seulement à le faire comme les autres. J'en ai composé la plus grande partie en me promenant dans les rues à pied ou en voiture, & sans Dictionnaire de rimes. J'ai ajusté les mots qui font l'essence de la matière.

Mon travail, dicté par l'amusement seul, n'exige ni reconnaissance ni complaisance de la part du Public, que je n'ai nullement envisagé, & en qui j'ai une confiance fluctueuse. J'aurais tort d'exiger qu'il ait pour moi quelques égards, vu qu'il n'en a pas même pour les meilleures productions sur lesquelles il se partage sans cesse. Je le laisse absolument le maître de me juger à sa fantaisie, & je me persuade que son suffrage pour ou contre n'altérera en rien ma modeste tranquillité, qui voit assez indifféremment les lauriers verts ou secs du Parnasse. Les Muses sont femmes, & je crains leur humeur. Pégase est rétif, j'apprehende ses ruades; Apollon est glorieux & jaloux, il s'est montré barbare & écorcheur: ainsi je redoute sa cruauté, & je m'en méfie; enfin ses sujets sont querelleurs, & se mettent en pièces les uns les autres: il faut donc craindre de les aborder.

J'ai cherché uniquement à dissiper ma tête, & j'ai rempli mon objet, qui se bornait simplement à ne pas me promener en rêvant à la Suisse. Il est vrai que j'ai risqué cent fois de me faire écraser par les carrosses de ceux qui ne pensent à rien: mais une heureuse étoile m'a garanti de l'atteinte des roues de la fortune. J'ai désiré faire un essai; j'ai tenté de me recueillir au milieu du tumulte: conséquemment les décisions que je prévois doivent m'être égales, puisque je n'ai

pas semé pour recueillir. Je rirai tout bas de ce qu'on dira, & je serai de l'avis de tout le monde, en me disant intérieurement, *courage, bravo*. Grands Aristarques, pesez, disputez, clabandez & bavardez tout à votre aise, j'y consens; mais ne me citez pas; je vous mets dans ma confiance; pour moi, je m'appelle *Ego*; pour vous, je me nomme *Nemo*.

Je me suis imaginé qu'un Public inconstant, qui ne court qu'après l'amusement, aime les tableaux mouvans & les évènements rapides. J'ai donc dû croire qu'ils se trouveraient plus souvent dans un Poème Epique, qu'ailleurs; c'est une marche que j'ai espéré tracer à ceux de nos Orphées, qui voudront se distinguer dans la carrière Lyrique. L'Iliade, l'Odyssée, la Henriade fourniront des sujets du plus grand effet; peut-être même l'effort sera-t-il porté jusqu'à employer la Pucelle, en lui faisant un habit décent, & en la mettant en bonne compagnie.

L'on pourrait même, s'il était permis, choisir des sujets respectables, tels que Jephté, si bien traité par l'Abbé Pellegrin, & nombre d'autres. Le Public, dans des jours de recueillement, verrait avec plaisir représenter la délivrance des Hébreux, le Jugement dernier, l'Apocalypse, & d'autres Drames imposans qu'on ne voit que sur des images muettes. Je m'applaudirai de bon cœur, si ce genre de composition devient capable de ranimer notre Opéra débile, énervé & presque paralytique de la ceinture en haut.

J'ai été forcé d'employer plus de paroles que je n'en voulais; mais elles étaient absolument

nécessaires , pour préparer & expliquer les événemens ou les situations. Le Spectateur , quoiqu'intelligent , ne peut pas tout deviner , & il faut un peu l'aider. Un Opéra par signes risque d'être obscur. J'aurais désiré , pour la satisfaction de l'Auditeur , pouvoir exposer & développer mon sujet avec douze phrases , & n'y employer encore que des monosyllabes ; mais le défaut de clarté & la sécheresse auraient soulevé les adversaires du maigre laconisme. Les Bavards s'accommodent volontiers des gens taciturnes qui les laissent parler : mais ils ne les aiment ni ne les vantent , dans la crainte de se décrier eux-mêmes.

Quant à la forme des vers , j'ai choisi la plus courte ; moins on emploie de paroles , moins il y en a de mauvaises , & moins l'on fournit de matière à critiquer.

Par rapport aux rimes , je me suis vu obligé de me servir de celles qui sont consacrées à la Poésie lyrique : ce sont les enfans de la maison , auxquels on doit des égards. Quinault les a épuisées dès son premier Opéra , & ses successeurs n'ont fait depuis que les retourner , les ressasser & les revirer. C'est un malheur , mais il provient du défaut de la Langue & de l'exigence des Musiciens , qui , dans le Dictionnaire , s'attachent par préférence aux mots qui font ouvrir la bouche jusqu'aux oreilles. Il faut donc que nos Zoïles modernes imaginent une nouvelle Grammaire pour plaire à un siècle d'esprit & de critique , où l'on a la faiblesse de tout censurer , sans avoir la force d'inventer pour faire mieux. L'on renverse , l'on détruit , l'on dilapide : mais bâtit-on ? Oui ,

au Fauxbourg Saint-Honoré, aux Porcherons & ailleurs. Paris n'abonde qu'en Maçons matériels.

J'aurais pu multiplier les épisodes à l'infini, & composer tout en marchant quinze ou vingt actes : mais la longueur se rend fastidieuse, & j'ai cru qu'il valait mieux en laisser l'emploi à un Compositeur de Ballets, qui pourra insérer dans ses fêtes la scène touchante de Nisus & d'Euriale, ainsi qu'une quantité de morceaux épisodiques dont l'Enéide est enrichie. J'ai suivi Virgile pas à pas : mais il renferme tant de chants, qu'il n'était pas possible de tout dire. La Danse est expressive, & c'est où nous brillons : nous avons pour le moins autant d'esprit dans les jambes que dans la tête. O l'heureux tems !

Nous avons même de l'esprit jusqu'au bout des doigts ; & sans parler des filoux, bien des gens nous le prouvent. Siècle fortuné, que votre influence est douce & bienfaisante ! Les bleds, les fruits, le gibier peuvent manquer une année ; mais l'esprit, indépendant des saisons, ne manque jamais. Mon Boucher, mon Boulanger, mon Tailleur, mon Cordonnier, & sur-tout mon Perruquier, sont pleins d'esprit. Il est vrai qu'ils sont tous gueux ; mais qu'importe ? ils vont tous les jours aux Spectacles, & ils jugent souverainement les Coryphées du Pinde : ils se disent Philosophes ; & dès qu'on s'imagine l'être, l'esprit remplace agréablement les faveurs de la fortune. Plutus, richement vêtu, n'est que le très-humble serviteur d'Apollon tout nu. Ce dernier Dieu est un grand Seigneur, sobre, modeste, qui, sans envie, voit ses subalternes faire bonne chère dans le sein de l'opulence, content de tremper ses

croûtes dans l'eau limpide de l'Hypocrène; il s'estime assez pour ne se troquer contre personne. L'esprit lui tient lieu de tout; il raille, il lâche des sarcasmes, & quelquefois c'est un mendiant glorieux.

J'invite quelque Musicien désœuvré & bien intentionné, à réchauffer des charmes de son art mon Drame ambulateur; il trouvera l'occasion de faire briller la diversité de ses talens en tout genre. Il est difficile de rassembler plus de morceaux sublimes & disparates. En effet, quel autre Poème peut fournir sans contrainte, des jeux scéniques de différentes espèces, des fêtes galantes, une chasse, un orage, une bergerie, un sommeil, des songes tristes & gracieux, des furies, un sacrifice, des conjurations, un embrasement, une tempête, des expiations, un incendie, la pluie, la grêle, le tonnerre, des ombres, des incantations, les Enfers, les Euménides, Caron, Cerbère, Alecton, une Entrée d'ambassadeur, des Bacchantes, Vénus & les Grâces, les Nymphes de la mer, une intrigue d'Amour, une bataille, un duel, un triomphe, un mariage, une apothéose, des danses & des ariettes perpétuelles: voilà assurément matière à diversifier ses tableaux, & à les rendre aussi frappans que pittoresques. J'ai lieu d'espérer que l'émulation de quelque habile Compositeur sera excitée, & que sa propre gloire l'invitera à revêtir ma Muse d'un habit sonore & brillant; je lui abandonne ma part des honoraires: sur-tout que ce nouvel Amphion n'épargne pas le bruit; je l'invite à doubler les contre-basses, les timbales, les trompettes & les cors-de-chasse. L'on assourdit les Soldats qu'on

SUR L'OPÉRA FRANÇAIS. XV

veut mener au combat ; il faut donc inspirer un enthousiasme harmonique , qui , en fouettant le sang, transporte le Spectateur hors de lui-même, au point de ne plus rien entendre : voilà le comble & la magie de l'Art.

On ne veut plus que des Ariettes à l'Opéra : eh bien ! soyez contents, Messieurs ; car mon Ouvrage ne seroit presque, d'un bout à l'autre, qu'une Ariette continuelle.

Les Aristarques , toujours avides de mordre, trouveront sans doute mauvais que j'aie comprimé Virgile dans un si petit espace : mais Benferade n'a pas craint de mettre les Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux. Un Auteur connu s'étoit proposé aussi d'y mettre l'Histoire de France toute entière. Nous aimons les extraits : je ne désespère donc pas, si je jouïs d'un loisir favorable, de mettre quelque jour en Madrigaux notre célèbre Encyclopédie, comme on a déjà mis en vers la Coutume de Paris.



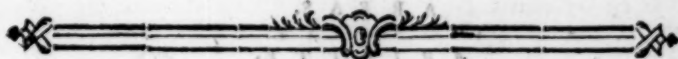
PERSONNAGES.

ÉNÉE.
ASCAGNE, son Fils.
DIDON, Reine de Carthage.
ANNE, Confidente.
ACHATE, } Officiers Troyens.
ARBAS, }
JUPITER, & autres Dieux.
JUNON.
VÉNUS.
L'AMOUR & les GRACES.
MERCURE.
L'OMBRE D'ANCHISE.
ACESTE, Roi de Sicile.
LA SIBYLLE de Cumès.
DÉIPHOBÈ, autre Sibylle.
BEROË, Divinité malfaisante.
PIRGO, Fille Troyenne.
LATINUS, Roi des Latins.
AMATÉ, Reine des Latins.
LAVINIE, leur Fille.
TURNUS, Roi de Rutules, & Rival d'Énée.
CLAUSUS, } Latins.
DRANCE, }
ILIONÉE, Troyen.
MÉGÈRE, ALECTON, TROUPE DE DÉMONS.
NÉRÉIDES.
Ombres heureuses, Plaisirs & Songes.
Troupe de Bacchantes.
Soldats, Matelots Troyens, & Femmes Phrygiennes.
Peuples Africains.
Troupe de Chasseurs, de Moissonneurs & de Bergers.
Prêtres, Magiciens & Magiciennes.
Peuples de Sicile.
Peuples & Soldats Latins & Ruthulois.

L'ÉNEÏDE;

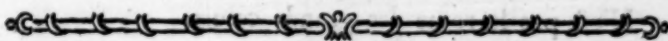


L'ÉNÉIDE,
TRAGÉDIE-OPÉRA.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une grande plaine sous les
murailles de Carthage , qui s'élève.*



SCENE PREMIERE.

É N É E *seul.*

TROYE est réduite en cendre, & je fixe en ces lieux,
Sous les loix de Didon, ma fortune & mes Dieux.

A R I E T T E.

Vainqueurs, redoutés dans la guerre,
Vous êtes de faibles Héros:
D'un regard l'enfant de Cythère
Ravit à vos cœurs le repos
Que vous enlevez à la terre.
Malgré Junon & ses rigueurs

A

L'ÉNÉIDE;

J'aborde une terre étrangère ;
 L'Amour m'y comble de faveurs :
 Sans ton secours, ô Vénus ! ô ma mère !
 Pouvais-je survivre aux malheurs
 D'une Patrie à mon cœur toujours chère !



SCENE II.

ENÉE, ARBAS.

ARBAS.

ARIETTE.

LES Éléments sont conjurés
 Contre l'éclat de votre gloire ;
 Mais les Héros sont épurés
 Par le charme de la victoire :
 Un chemin semé de fleurs
 N'est pas la route des grands cœurs.

ÉNÉE.

ARIETTE.

L'Amour enfin m'offre un asyle,
 Et c'est le terme de mes maux ;
 Je dois y demeurer tranquile,
 A l'abri des vents & des eaux,
 Si dans un pays si fertile
 Je puis rassembler mes vaisseaux.

ARBAS.

ARIETTE.

Fuyez ce rivage,
 Le repos
 N'est pas le partage

TRAGÉDIE.

3

D'un Héros ;
L'Amour , quoiqu'aimable ,
Est plus redoutable
Que les flots.



SCENE III.

ÉNÉE , ILIONÉE , ACHATE , SERGESTES ,
& autres Troyens.

ÉNÉE.

ARIETTE.

QUELLE heureuse fortune
Vous rend à mes vœux !
Des bienfaits de Neptune
Jouïssons en ces lieux :
Ce Dieu nous console
Des fureurs d'Éole
Et des vents dangereux.

ILIONÉE.

Sous les loix d'une grande Reine
Carthage goûte un heureux sort ;
Les bontés de la Souveraine
Nous ont accueillis dans le Port ,
Et son auguste présence
A redoublé le transport
Qu'excitoit sa bienfaisance.

ÉNÉE.

ARIETTE.

Elle enchaîne par ses attraits ,
Elle attache par ses bienfaits ;

A2

Ce qui respire
Sous son Empire,
Doit la célébrer à jamais.

(Danse de Troyens. Entrée de M. Gardel).

ACHATE.

Vos Troyens, rassemblés dans cet heureux séjour,
Honorent par leurs jeux la mémoire d'Anchise;
Partagez avec nous des plaisirs qu'autorise
La solennité d'un grand jour.

ÉNÉE.

ARIETTE.

Les Héros font à tout âge
Soumis aux loix du trépas :
C'est en leur rendant hommage
Qu'on échauffe le courage
De ceux qui suivent leurs pas.
J'approuve votre ardeur fidelle;
Nous respirons sous un ciel plus serein :
Les vainqueurs vont obtenir de ma main
Le prix de l'adresse & du zèle.

CHŒUR DE TROYENS.

Le souvenir du naufrage
Se dissipe dans le Port;
La douceur d'un heureux fort
Se sent mieux après l'orage.
(Il se fait un combat de galères dans le lointain).
(Danse de Matelots).
(CLOANTHE s'avance pour recevoir le prix).

ÉNÉE.

Des charmes de la gloire on vous voit tout épris :
Mais Cloanthe est digne du prix.
(Combat de Luteurs; Danse de Luteurs. M. Dauberval
est couronné).

TRAGÉDIE.

É N É E.

Entelle, acceptez la couronne,
Vos rivaux n'en font point jaloux,
Et leur suffrage vous le donne.
(Combat de l'arc; Danse de Tireurs d'arc. Entrée de
Mlle. Guimard. On abat un oiseau).

É N É E, à Acaste,

Je ne puis vous couronner tous;
Acaste, la loi nous l'ordonne,
Le prix de l'adresse est à vous.
(ASCAGNE arrive à la tête d'un escadron de jeunes
gens. Le jeune Vestris).
(Les Troyens & les Phéniciens se mêlent pour former
des Danses & des Évolutions. Entrée de Mlle. Allard).

A C H A T E.

Avec sa Cour Didon s'avance;
Témoignons-lui notre reconnoissance;
Nos jeux
Pompeux
S'embelliront par sa présence.

S C E N E I V.

ÉNÉE, DIDON, Troupe de Troyens & de Carthaginois.

É N É E, à Didon.

GRANDE Reine, un triste devoir
M'arrache au bonheur de vous voir;
L'Amour, ardent à nous détruire,
A causé nos premiers malheurs,
Et ce Dieu, pour sécher nos pleurs,
Nous attendoit sous votre Empire.

L'ÉNEÏDE;

DIDON.

ARIETTE.

Si-tôt que vous me quittez,
 Je sens trop que je vous aime;
 L'Amour sur mes sens agités
 Exerce un empire suprême,
 Et je cesse d'être à moi-même
 Si-tôt que vous me quittez.

ÉNÉE.

Charmante Reine, en votre absence,
 Mon âme n'est sensible à rien.

ÉNÉE & DIDON.

Que la paix & l'abondance,
 Par un éternel lien,
 Confirment l'intelligence
 De votre Peuple & du mien.

CHŒUR.

Dans le tumulte des armes,
 La fureur & les alarmes
 Ont signalé nos exploits:
 De l'Amour goûtons les charmes
 Sous de plus heureuses loix.

(*Les Troyens & les Carthaginois forment des Danses.
 Entrée de Mlle. Pellin & de M. Dauberval*).

(*L'Amour, sous la figure d'Ascagne, suit toujours
 Didon, la caresse, & joue avec elle*).

UNE AFRICAINE.

ARIETTE.

Beautés,
 Chantez,
 Sautez,

TRAGÉDIE.

37

Que les Graces
 Sur vos traces
 Voltigent toujours ;
 La tendresse
 Fait sans cesse
 Reverdir
 La jeunesse,
 Et sentir
 Le desir :
 Mais sans ivresse
 Le plaisir
 Doit se choisir ;
 Songeons à jouir
 Sans faiblesse
 Et sans bannir
 La sagesse ,
 Qui fait prévenir
 Le repentir.
 Beautés, &c.

(*Danses vives & animées de Mlles. Pellin, Allard,
 & autres*).

É N É E.

Auprès de vous Vénus me dédommage
 Des maux divers
 Que j'ai soufferts,
 Et je préfère à tout autre avantage
 La gloire de porter vos fers.
 De tous les dons que l'Amour peut me faire ,
 Je ne prétends qu'à celui de vous plaire :
 J'y trouverai l'oubli de mes revers.

D I D O N.

Du fier Tyran des cœurs je craignais les empreintes ,
 Un hymen malheureux m'armait contre ses traits ;

Votre abord en ces lieux a dissipé mes craintes ;
 J'aime plus ardemment que je n'aimai jamais.

É N É E & D I D O N.

Du sentiment qui nous lie
 Éternisons l'harmonie,
 Et par des vœux solennels
 Allons aux pieds des autels
 Consacrer notre âme attendrie.

D I D O N.

A R I E T T E.

Le myrthe succède au laurier :
 Pour couronner un Guerrier,
 Un retour de tendresse
 Est le tribut de ses travaux :
 L'amour qu'on sent pour un Héros
 Cesse d'être une faiblesse.

É N É E.

A R I E T T E.

Sous la chaîne des malheurs
 Mon âme était asservie ;
 Près de vous je les oublie,
 Et j'y goûte les douceurs
 D'une nouvelle Patrie.

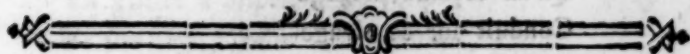
É N É E & D I D O N.

D U O.

A des liens si flatteurs
 L'on doit porter envie ;
 La seule union des cœurs
 Fait le charme de la vie.

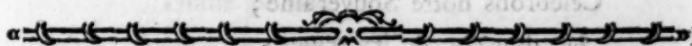
(Ballet général des Troyens & des Phéniciens).

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente une partie de la Ville de Carthage d'un côté, & de l'autre, une forêt ; on voit une flotte dans l'enfoncement.



SCENE PREMIERE.

ÉNÉE & DIDON.

DIDON.

JE vois travailler mes Sujets
Avec plaisir, avec courage ;
Ces tours, ces murs & ces Palais
Assureront d'âge en âge
La gloire de mes succès.

ÉNÉE.

ARIETTE.

Des Cieux la douce influence
Favorise vos travaux ;
Vous fondez votre puissance
Sur la terre & sur les eaux.

DIDON.

ARIETTE.

La naissante Carthage
Doit son hommage
Aux vertus d'un Héros,

Qu'un fortuné présage
Conduit sur ce rivage
En maîtrisant les flots.

(Des Ouvriers de toute espèce environnent Énée , & lui
montrent des plans & des machines).

(Entrée de Maçons , de Charpentiers , & de Gens de
toutes sortes d'Arts , conduits par M. Gardel).

CHŒUR.

Célébrons notre Souveraine ;
La douceur de ses regards
Rend heureux les cœurs qu'elle enchaîne ,
Et fait le triomphe des Arts.

(On danse).

SCENE II.

Les précédens , ASCAGNE à la tête d'une Troupe
de Chasseurs.

ASCAGNE.

COURONS tous , volons à la chasse ;
Déjà le bruit des cors fait retentir les bois ,
Diane nous appelle , & veut que sous ses loix
On signale une noble audace.

CHŒUR DE CHASSEURS.

Courons tous , volons à la chasse ,
Déjà le bruit des cors fait retentir les bois.

DIDON.

ARIETTE.

Tout est prêt , saisissons nos armes ,
Par nos exploits signalons-nous :

TRAGÉDIE.

II

La guerre a suspendu les coups,

Et son image offre des charmes.

(*ÉNÉE & DIDON s'arment, & entrent dans la forêt.*

*Les Ouvriers s'éloignent. On entend de tous côtés
un grand bruit*).

CHŒUR DE CHASSEURS.

Les monstres des forêts

Expirent sous nos traits ;

Diane préside

Au jour le plus beau,

Et l'Amour nous guide

Avec son flambeau,

Taïaut, Taïaut, Taïaut !

UNE AFRICAINE.

Craignez l'Amour, jeunes cœurs,

Il frappe au but dès qu'il y vise ;

C'est le plus fin des Chasseurs,

Et sa proie est toujours acquise

Par la force ou par la surprise.

UN AFRICAINE.

Mais le soleil s'obscurcit,

Une tempête subite

Au jour fait succéder la nuit :

Dérobons-nous par la fuite

A l'orage qui nous poursuit.

(*Il survient un orage mêlé d'éclairs & de tonnerre. La
grêle tombe, tous les Chasseurs se sauvent. On voit
Énée & Didon entrer dans une caverne, dont l'Amour
couvre aussitôt l'entrée avec un nuage. Tempête mêlée
de vents & d'éclairs*).

(*On entend une Symphonie bruyante & harmonieuse.*

(Peu-à-peu le jour reparait & s'éclaircit. Le temps devient calme. Des Moissonneurs & des Bergers reviennent sur la Scène en dansant).

CHŒUR DE MOISSONNEURS.

Dieux, protecteurs de nos humbles retraites,

Vous avez sauvé nos moissons ;

Un pur hommage & de simples chansons

Est le juste tribut des biens que vous nous faites.

(Danse figurée de Mlle. Heinel, & de plusieurs Bergers.

Enée & Didon sortent de la grotte).

D I D O N, aux Phrygiens.

Vous m'invitez à vous donner un maître ;

Et ce Prince est digne de l'être ;

Junon l'a désigné pour être mon époux :

Je partage avec lui les droits que j'ai sur vous.

Un barbare a dans sa rage

Précipité mon veuvage ;

Votre bonheur fait ma loi,

Il dépend du choix d'un Roi,

Et je veux que la sagesse,

D'accord avec la tendresse,

Ait seule des droits sur moi,

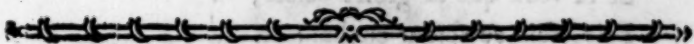
En disposant de ma foi.

Pour nous unir sous un heureux auspice,

Allons aux Dieux offrir un sacrifice.

(Didon & les Carthaginois se retirent).





SCENE III.

É N É E seule.

A R I E T T E.

A PRÈS des périls, des combats,
Le Destin fixe ici mes pas,
L'Amour m'offre une couronne,
Et la main qui me la donne
L'enrichit de mille appas.
La mer borne cet Empire,
Et tous les jours elle attire
Des Étrangers dans ces lieux;
La terre, prompte à produire,
Ouvre son sein pour sourire
Aux efforts industrieux
D'un Peuple ardent à l'instruire...

R É C I T A T I F O B L I G É.

Ces bois sont délicieux,
Et pour goûter encor mieux
La fraîcheur qu'on y respire,
Un sommeil délicieux
Appesantit mes yeux.

(Il se met sur un lit de gazon, & s'endort: sommeil tendre: Mlle. Guimard).

(Les Furies & les Songes fâcheux arrivent, & forment des Danses vives autour d'Énée. Mlles. Allard & Pellin forment des Danses animées).

L E S F U R I E S.

C'est en vain que l'Amour se flatte
D'un triomphe trop séducteur;

Si tu veux que ta gloire éclate,
Fuis, fuis ce séjour enchanteur.

(*M. Dauberval, & plusieurs Figurans*);

M É G È R E.

A R I E T T E.

La Discorde se prépare
A l'écarter du port,
Et c'est au sombre Ténare
Que tu sauras ton sort.

(*Danse des Songes & des Furies. Mercure descend, & réveille Énée en le touchant de son caducée*).

É N É E, se réveillant.

Un nuage épais m'environne,
J'éprouve une secrète horreur...
O Ciel! la force m'abandonne,
Mes pas sont tremblans, je frissonne...
Juno, je cède à ta fureur.

M E R C U R E, aux Furies.

Monstres, évitez ma présence...

(*Elles s'abymant sous terre*).

(*A Énée*).

Quitte ces lieux, fils de Vénus,
Et fais à tes sens prévenus
Une sensible violence;
Le Ciel, irrité d'un refus,
T'accablerait du poids de sa vengeance.

É N É E.

A R I E T T E.

A des décrets trop inhumains
Le Ciel veut-il qu'on soumette son âme!
Qu'ordonne-t-il de mes destins?

MERCURE.

Tu fondas Énon & Pergame ;
L'Italie aujourd'hui réclame
L'appui généreux de ton bras
Pour y fonder d'autres États ;
Ta valeur , ta constance ,
Après mille revers ,
Donneront la naissance
A des Peuples divers ,
Maîtres de l'Univers.

ÉNÉE.

ARIETTE.

Je succombe , hélas ! quel supplice !
Dois-je trahir en même tems
L'Amour , l'honneur & mes sermens ?
Le Ciel veut-il que je subisse
Le plus rigoureux des tourmens ,
Et que dans si peu de momens
Mon bonheur commence & finisse ?

MERCURE.

Les Dieux veulent qu'on obéisse
Sans approfondir leurs décrets :
Vous devez à leurs lois un entier sacrifice ;
Partez , soumettez-vous à leurs ordres secrets.
(*Mercury s'envole*).



SCÈNE IV.

ÉNÉE *seul*.

D'UNE coupable obéissance
Les Dieux jaloux me font-ils une loi ?

Me reprochera-t-on d'avoir trahi ma foi,
L'honneur & la reconnaissance?

ARIETTE.

Mère d'Amour, le blâme de l'offense
Ne doit pas retomber sur moi;
Guides mes pas, prends ma défense,
Je me sou mets à ta puissance,
Et ne veux obéir qu'à toi.



SCENE V.

UN PHÉNICIEN , UNE PHÉNICIENNE , ÉNÉE.

LA PHÉNICIENNE.

SEIGNEUR, avec impatience

La Reine attend votre retour ;

Vous dérobez à son amour

Des momens que votre présence

Rendra précieux à sa Cour.

C'est ici qu'on goûte les charmes

De la plus douce volupté ;

L'Amour ne s'y sert de ses armes

Que pour notre félicité.

Les Amans, tendres & paisibles,

Blâment l'infidélité,

Et les Bergères sont sensibles

Sans art & sans fausseté.

LE PHÉNICIEN.

De son amour Didon vous offre un gage ;

Elle prétend armer votre invincible bras ;

Cette écharpe est son propre ouvrage ;

Dans la paix & dans les combats,

Un

Un si glorieux témoignage
Vous rappellera son image.

É N É E.

Tout me retrace ses appas,
Et vous aigrissez ma blessure.

LA PHÉNICIENNE.

Elle vous prépare une armure.

É N É E.

Plaignez mon triste sort, hélas !
A ses présens je suis sensible,
Mais je ne les mérite pas.

Le Ciel, armé d'un pouvoir inflexible,
M'ordonne de porter mes pas
Loin de ses yeux, en de tristes climats,
Où de ses dons le souvenir pénible
Dans les tourmens causera mon trépas.

A R I E T T E.

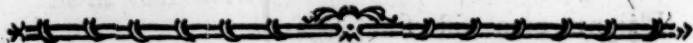
C'est en vain que je vous implore,
Dieux trop cruels qui me sacrifiez ;
Je trahis Didon que j'adore...
Faut-il que je me déshonore,
Et que vous-même me forciez
A la trahison que j'abhore !
Mes crimes sont justifiés
Par le regret qui me dévore...
Pour disposer son âme, allons la voir encore ;
Mes forfaits seront expiés,
Si je puis mourir à ses pieds.

Fin du second Acte.



ACTE III.

*L'on voit la Mer , & dans le lointain la flotte
d'Énée.*



SCENE PREMIERE.

DIDON , ANNE.

DIDON.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

JE fais retentir ce rivage
De mille regrets superflus ;
Et le perfide n'entend plus
Les justes efforts de ma rage.
Peut-on porter si loin l'abus
De l'apparence des vertus ?
Rien n'a pu fixer le volage ,
Qui brave en fuyant mon courage ,...

ARIETTE.

Dieux , qui punissez les forfaits ,
Vengez mon repos & ma gloire.
Les monstres cruels des forêts
Se signalèrent-ils jamais
Par une trahison si noire ?

ANNE.

ARIETTE.

Les Dieux conjurés contre vous ,
L'ont menacé de leur courroux ,

S'il ne quittait une terre étrangère;
Et c'est pour prévenir leurs coups,
Qu'il se dérobe au bonheur de vous plaître.

DIDON.

Un détour artificieux
Peut interpréter les songes,
Et c'est insulter aux Dieux
Que de leur prêter ses mensonges.

ARIETTE.

L'ingrat me fuit, & rit de mes tourmens;
Que ne le tiens-je en ma puissance!

Il n'a d'humain que l'apparence,
Et c'est le plus cruel des monstres malfaisans.

Non, ce n'est point aux Dieux qu'il doit son existence;

Sur le Caucase il a pris la naissance,

Et ce n'est qu'un Chef de Brigands,

Qu'une tigresse a nourri dans ses flancs

Pour me plonger dans la souffrance.

Ma fureur, mon désespoir

Sont réduits à l'impuissance

De punir son impudence;

Mourir est mon seul espoir.

ANNE.

Non, vivez pour notre défense;

Notre bonheur & l'absolu pouvoir

Que le Ciel vous dispense,

Vous en font un devoir.

DIDON.

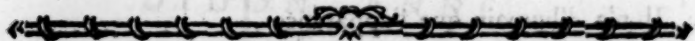
La Prêtresse des Hespérides

Sait, par la force de son art,

Faire oublier les cœurs perfides;

Et de l'Amour émousser le poignard.

Pour la rendre à mes vœux propice,
 Je veux offrir un sacrifice.
 Va faire élever un bûcher
 Sur la pointe de ce rocher :
 J'y ferai consumer les armes
 Du barbare qui me trahit.
 C'est par les plus magiques charmes
 Que je dois calmer mes alarmes,
 Et le remords qui me poursuit.
 (*Le Grand-Prêtre & les Sacrificateurs entrent, & font
 une marche.*)



SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, DIDON, *Suite.*

LE GRAND-PRÊTRE.

ARIETTE.

DE la douleur qui vous obsède
 Nous partageons les effets ;
 Dans le cœur de vos Sujets,
 Contre vos ennemis secrets
 Daignez chercher un remède.

DIDON.

Pour ne chérir qu'un ingrat,
 J'ai méprisé l'alliance
 D'Hyarbe, dont la puissance
 Assurait à mon Etat
 La paix & l'abondance.
 Quelle indigne récompense
 Me réservait un ingrat !
 Il m'insulte avec éclat.

TRAGÉDIE.

21

CHŒUR.

La bienfaisance outragée
Par des forfaits odieux,
Mérite d'être vengée
Par la justice des Cieux :
Tremblez , tremblez , audacieux.

DIDON.

Grands Dieux , qui punissez les crimes ,
Précipitez dans les abymes
Un traître comblé de mes biens :
Qu'en tous lieux il trouve la guerre ;
Et que par les feux du tonnerre
Il périsse avec ses Troyens ,
Rebut de la Nature , & l'horreur de la terre.

CHŒUR DE PRETRES.

Jupiter , lancez la foudre ;
Que votre bras réduise en poudre
Des fugitifs audacieux ,
Qui bravent la terre & les Dieux.



SCENE III.

Les précédens , UN PHÉNICIEN.

LE PHÉNICIEN , à Didon.

D'UN sacrifice solennel
La pompe auguste se prépare ,
Et pour invoquer le Tartare ,
On n'attend que vous à l'autel.

DIDON.

Vengeons l'honneur & la Nature ;
Pour effacer le souvenir

B₃

D'un ingrat & d'un parjure,

Brûlons, brûlons son armure,

Et tout ce qu'il a pu m'offrir.

(*La Magicienne fait des conjurations, & jette des herbes sur un bûcher élevé dans le fond du Théâtre*).

(*Didon s'approche du bûcher; elle y jette les armes d'Énée, & tient à la main son épée nue. Lorsque la flamme qu'elle a allumée s'élève, elle dit*):

A R I E T T E.

Je dois me punir moi-même

De ma faiblesse extrême,

Dont j'aurais sans cesse à rougir;

Il ne me reste qu'à mourir.

(*Elle s'élance sur le bûcher, & se frappe de l'épée d'Énée. L'arc-en-ciel paroît sur le bûcher, & il en sort un oiseau qui s'envole*).

C H Œ U R.

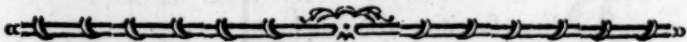
Tu péris, Reine infortunée,

Et l'Amour te donne la mort;

Carthage n'est plus destinée

Qu'à déplorer ton triste sort.

(*Le Théâtre change. On voit la mer & les rivages de la Sicile. Les vaisseaux d'Énée y paroissent agités par une tempête violente. Les vents grondent, & les Troyens abordent après avoir lutté contre les flots*).



S C E N E I V.

É N É E , A C H A T E.

É N É E.

Nous revoyons les bords de la Sicile,
Qu'Aceste, l'exemple des Rois,

TRAGÉDIE.

23

Rend chaque jour de plus-en-plus fertile
Par la sagesse de ses lois.

ACHATE.

ARIETTE.

Votre âme doit être flattée
D'un spectacle & cher & nouveau;
De nos Troyens la tendresse excitée
Voudra d'Anchise honorer le tombeau.
(*Les Troyens arrivent, & viennent en pompe répandre
des fleurs sur le tombeau d'Anchise qu'on voit dans
un coin du Théâtre*).

CHŒUR DE TROYENS.

De nos Guerriers, chéris de la victoire,
Célébrons les noms & les faits;
Transmettons-les aux Filles de Mémoire,
Pour les consacrer à jamais.

ÉNÉE.

ARIETTE.

Prodiguons à ses mânes
Un tribut mérité,
Et qu'il soit respecté
Comme une Déesse
Redoutable aux profanes.
(*On verse des parfums sur le tombeau. On le couvre de
fleurs. Il en sort un serpent monstrueux, qui en fait le
tour, & qui y rentre*).

CHŒUR.

Ne craignons rien de ce prodige,
Ce sont nos vœux que ce symbole exige.

ÉNÉE.

Mon père, agréez dans ces lieux
L'hommage que je dois vous rendre;

B4

Vos exemples & votre cendre
Sont pour moi des biens précieux.

(*Les Troyens forment une Fête & des Danses. Ils sont conduits par MM. Gardel, Dauberval, & par Mlles. Guimard & Allard. L'arc-en-ciel paroît brillant; & Iris, qui, sous la figure de Beroé, s'est mêlée avec les Troyens, reste sur le Théâtre avec quelques Troyennes*).

SCENE V.

BEROÉ, Femmes Troyennes.

BEROÉ.

ARIETTE.

DE notre course vagabonde,
Il est tems de borner le cours;
Les Troyens seront-ils toujours
Privés d'asyle dans le monde?
Errans sur la terre & sur l'onde,
Nous n'attendons plus de secours:
Dans ce séjour où tout abonde,
Songeons à terminer nos jours.

UNE TROYENNE.

A cette terre fortunée,
Pourquoi ne pas nous attacher?
Laißons partir tout seul Énée,
S'il songe à nous en détacher.

BEROÉ.

ARIETTE.

Pour n'éprouver rien de contraire,
Armons-nous toutes de flambeaux;

TRAGÉDIE.

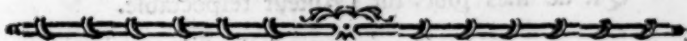
25

Allons embraser ses vaisseaux ,
Et ne bravons plus la colère
De Junon & du Dieu des Eaux.

PIRGO , *vieille Troyenne.*

Arrêtez , c'est une imposture ;
Une barbare Dèité
De Beroé prend la figure ,
Pour exercer sa cruauté.

(*Beroé prend un tison enflammé , & le jette dans un vaisseau. Les Troyennes saisissent des flambeaux , & brûlent la flotte. Énée & Ascagne accourent.*)



SCENE VI.

Les précédens , ÉNÉE , ASCAGNE.

ÉNÉE.

QUELLE fureur vous a porté
A ce forfait dont la raison murmure ?

CHŒUR DE TROYENNES.

Fuyons , fuyons ; une retraite obscure
Sur les monts & dans les forêts ,
Est une demeure plus sûre
Que celle que tu nous promets.

(*Elles se sauvent dans les bois.*)

ÉNÉE.

ARIETTE.

Père des Dieux , conserve ce qui reste
Des infortunés Troyens ;
C'est toi seul qui les soutiens ,
Par ta faveur céleste.

Éteins une flâme funeste
 Qui met le comble à nos malheurs anciens.
*(Un orage survient, & une pluie abondante éteint
 le feu des vaisseaux).*

A S C A G N E.

Une Puissance secourable
 S'intéresse à nos maux.

É N É E.

Que son augure favorable
 Guide & protège nos travaux !...
 Ciel ! je vois l'ombre du Héros,
 Qui de mes jours fut l'Auteur respectable.

L' O M B R E d' Anchise.

Avec une Troupe choisie
 'Tournes tes pas vers l'Italie ;
 Malgré l'injustice du Sort,
 Dans les périls, dans les batailles,
 Tu triompheras de la mort,
 Et tu fonderas les murailles
 D'une Cité qui donnera des lois
 A la fierté des Peuples & des Rois...
 Mais avant de prendre un asyle,
 Oses consulter la Sybille ;
 Elle t'éclairera par ses secrets divers
 Sur la route qui t'est tracée.
 Pour réparer les maux qu'entraînent les revers,
 Descends avec elle aux Enfers,
 Tu m'y verras dans l'Élysée. *(L'Ombre disparaît).*

É N É E.

A R I E T T E.

O mon père ! ô mon protecteur !
 Tu ranimes mon espérance ;

TRAGÉDIE.

27

Pénétré de reconnaissance,
Je vais affronter le malheur,
Et par une nouvelle ardeur
Te marquer mon obéissance :
Sois mon appui, sois mon vengeur.



SCENE VII.

ACESTE, *les précédens, Troupe de Siciliens.*

ACESTE.

JE suis charmé que la Sicile
Puisse encor offrir un asyle
Aux infortunes des Troyens,
Mes alliés les plus anciens.
Par des fêtes, des sacrifices,
Et par de mutuels services,
Resserrons nos premiers liens.

ÉNÉE.

Vos secours me sont nécessaires
Pour le soutien de mes travaux,
Depuis que des mains téméraires
Ont incendié mes vaisseaux.

Souffrez qu'une partie
De mes gens persécutés
Fonde une Colonie,
Et trouve une Patrie
Aux lieux que vous habitez.

ACESTE.

ARIETTE.

Je ne mets point de différence
Entre votre Peuple & le mien;

Qu'ils travaillent d'intelligence,
 Et que fidèle à l'alliance,
 Chacun se montre Citoyen.

CHŒUR DE SICILIENS.

Des Dieux c'est se rendre l'image
 Que de servir l'adversité;
 La sensibilité
 Est le doux appanage
 Et la félicité
 De la simple humanité.

(*Divertissement de Siciliens & de Troyens. Entrée
 de Mlle Heinel*).

UNE SICILIENNE.

L'Amour est un enfant
 Charmant,
 Inconstant,
 Qui sans cesse
 Badine & caresse,
 Mais souvent
 Sa main trahit
 Blesse en riant
 La jeunesse;
 Il vole quand de ses traits
 Il a frappé les Belles,
 Et l'on ne le punit jamais
 Qu'en lui coupant les ailes
 De si près,
 Qu'il soit contraint après
 De rester auprès d'elles.

(*On danse: chaconne diversifiée*).

É N É E.

D'une Cité nouvelle
Rendons-nous les artisans;
J'ai déjà tracé des plans
Pour la rendre forte & belle.

A R I E T T E.

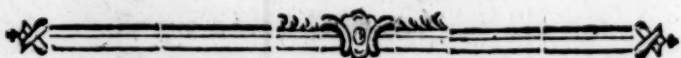
Vivez heureux, mes enfans;
La fortune vous appelle
Dans ces climats abondans,
Où des Princes bienfaisans
Vous trouverez le modèle:
Jouissez de ses présens.

C H Œ U R D E T R O Y E N S.

Sous ses heureux auspices,
Sous son autorité,
Nous braverons en sûreté
Le Sort injuste & ses caprices.

(Ils sortent).

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

Le Théâtre représente les rivages de Cumès. L'on y voit l'autre de la Sybille.



S C E N E P R E M I E R E.

DÉIPHOBÉ, ÉNÉE, Troupe de Troyens.

ÉNÉE.

MALGRÉ les vents & leur fureur,
 J'aborde enfin dans l'Italie,
 Et c'est pour ma Troupe affoiblie
 Le premier pas vers le bonheur.
 Vous, d'Apollon favorable Prêtresse,
 Je vous implore en ces climats,
 Pour savoir ce qui m'intéresse;
 Vers la Sybille accompagnez mes pas.

DÉIPHOBÉ.

Venez, généreux fils d'Anchise,
 Le Ciel a sur vous ses desseins;
 Il est temps que je vous conduise
 Dans nos dédales souterrains,
 Si redoutables aux humains.
(Elle le conduit à l'entrée de l'autre de la Sybille).

A R I E T T E.

Mais par une ardente prière
 Rendez propice à vos vœux

TRAGÉDIE, 31

Le Dieu brillant dont les feux
Animent la Nature entière :
C'est dans cet antre ténébreux
Où vous puiserez la lumière ,
Dont l'éclat doit vous rendre heureux.

É N É E.

A R I E T T E.

Dieu bienfaisant, dont la présence
Embellit la Terre & les Cieux ,
Accorde-moi ton assistance ,
Et force ma reconnaissance
A faire honorer en tous lieux
Et tes bienfaits & ta puissance.

*(Les portes de l'antre s'ouvrent avec fracas. La Sybille
paraît. Elle s'agite sur son trépied).*



SCENE II.

LA SYBILLE, *les précédens.*

LA SYBILLE.

A R I E T T E.

U N E ardeur subite
Enflâme mes sens ;
Le Dieu qui m'agite
Dicte mes accens ,
Et sa voix t'invite
A fuir un repos ,
Honteux aux Héros.

É N É E.

A R I E T T E.

Une terreur soudaine
Tient mes sens captivés ,

Et mes esprits sont subjugués
Par une force plus qu'humaine.

LA SYBILLE.

Dans son aveugle colère,
Juno, pour te persécuter,
T'ordonne encore d'affronter
Les plus grands périls sur la terre :
Mais tu sauras, les surmonter,
A l'aide du Dieu de la Guerre.

CHŒUR DE TROYENS.

Le respect & l'épouvante
Nous glacent d'effroi,
Et notre impatience
Attend votre loi.

LA SYBILLE, à Énée.

Vous avez perdu Palinure;
Et, privé de la sépulture,
Misène, l'un de vos Sujets,
Va devenir la pâture
Des monstres des forêts;
Exercez envers eux les droits de la Nature,
Leur ombre gémissante implore vos bienfaits.

ÉNÉE.

Troyens, cherchez-les pour leur rendre
Les honneurs qu'on doit à leur cendre.
(*Les Troyens se retirent pour chercher le corps de Misène
& celui de Palinure.*)

LA SYBILLE, se sentant inspirée.

ARIETTE.

Le courage & la fureur
Te livreront l'Italie ;

Le

Le Trône de Lavinie
 Est le prix de ta valeur :
 Mais pour former un Peuple libre ,
 Le sang fera rougir le Tibre :
 Junon à ta postérité
 Promet une haine implacable.
 N'opposes que de la fierté
 A sa colère redoutable ;
 Un hymen étranger causera tes malheurs ,
 Et tu tiendras des Grecs les premières faveurs.

É N É E.

J'ai tout prévu ; rien ne m'étonne ,
 J'affronterai tous les revers.
 Daignez me conduire aux Enfers ,
 L'amour filial me l'ordonne.
 Alcide, sur les sombres bords ,
 A fait admirer son courage ;
 Thésée a jusques chez les Morts
 Pu s'ouvrir un libre passage ;
 Et du séjour ténébreux ,
 Orphée a vu le rivage.
 Je suis de la race des Dieux ,
 Comme ces Héros glorieux ,
 Et j'aspire à revoir un père ,
 Dont la tendresse m'est si chère.

LA SYBILLE.

A R I E T T E.

J'approuve un si noble transport ;
 Mais redoutez les loix du Sort :
 Sans peine l'on arrive
 Sur l'infernale rive :

C

Mais un heureux retour,
A la clarté du jour,
Est une vaine tentative.

Il faut s'armer du rameau d'or
Pour pénétrer au sombre Empire,
Et c'est un précieux trésor,
Que vainement chacun desire;
Il a l'art de se reproduire,
Quand on l'arrache avec effort:
Si des bois ta main le retire,
Alors j'ôserai te conduire.

(*Énée va du côté du bois. Deux colombes y voligent,
& vont se reposer sur un arbre. Énée examine l'arbre,
& y découvre le rameau d'or*).

É N É E.

A R I E T T E.

Oiseaux bienfaisans,
Chéris de ma mère,
Votre aîle légère,
Dans ces doux instans,
Me guide & m'éclaire.

(*Il saisit le rameau, & l'arrache avec force pour
le porter à la Sybille*).

L A S Y B I L E.

Profanes, fuyez loin de nous;
Prince, de tout votre courage
Faites un généreux usage,
Pour suivre mes pas, armez-vous.

(*Énée met l'épée à la main. Ils entrent dans la caverne.
L'on voit d'un côté le Tartare. Caron est de l'autre
côté dans sa barque, & l'on apperçoit dans le lointain
Cerbère & les Monstres des Enfers*).

CHŒUR DE DÉMONS.

Les vices, les forfaits
Sont plongés pour jamais
Dans la nuit éternelle,
Sans que les vains regrets
Suspendent les effets
D'une peine cruelle,
La mort, la haine, la crainte
Et la calamité,
Habitent cette enceinte
Avec la cruauté.
La famine à la guerre
Cherche à s'affocier,
Et des maux de la terre
Nous allumons le foyer.

(*La Discorde amène les Euménides & les Furies, qui s'agitent avec leurs flambeaux autour d'Énée. On voit l'Hydre & les Gorgones, le menacer*).

CHŒUR DES EUMÉNIDES.

L'horreur, le dépit & la rage
Sont nos seuls alimens;
C'est dans le trouble & le carnage
Que nos cœurs sont contents:
Le trouble & le ravage
Sont nos amusemens.

(*Les Démons, guidés par M. d'Auberval & Mlles. Allard & Anselin, forment des Danses*).

LA SYBILLE, à Énée.

ARIETTE.

Sisyphé, Ixion, Prométhée
Subissent ici-bas,

La peine qu'ils ont méritée
Par leurs noirs attentats.

É N É E.

Marchons , ne nous arrêtons pas.
(*Il avance , tenant toujours son épée nue. Le rameau
dissipe les Ombres , & ils pénètrent jusqu'à Caron*).

C H Œ U R D' O M B R E S.

Victimes de la Parque ,
Nous errons sur ces bords ,
Et la fatale Barque
Echappe à nos efforts.

É N É E , à Caron.

Passé-moi , reçois ton salaire.

C A R O N.

Ne vas pas plus loin , téméraire ;
"Écarte les êtres vivans
De ces rives que je défends ;
Vois le Styx , l'Achéron , Cerbère ,
Et crains d'allumer ma colère.

É N É E.

Tes efforts seraient impuissans ;
Connais le sacré caractère
Dont ces signes sont des garants.

(*Il lui montre le rameau*).

C A R O N.

L'ordre des Dieux est un mystère ,
Ils vous protègent , je me rends.
(*La Sybille jette de la pâte à Cerbère , qui s'endort.
Énée & la Sybille entrent dans la Barque. Le Tar-
tare , qui est sur le devant du Théâtre , disparaît , &
l'on voit les Champs Élysées , où l'on reconnaît Orphée.*

TRAGÉDIE.

37

Musée, Homère, & une foule de Héros occupés à différens exercices. Les Ombres heureuses se promènent. L'on distingue au milieu d'un groupe de femmes, la Reine Didon, qu'Énée reconnaît).

É N É E.

A R I E T T E.

Arrêtez, Reine infortunée,
Et foyez sensible à mes pleurs ;
Si j'ai pu causer vos malheurs ,
N'accusez que la destinée ,
Opposée à notre hyménée :
Les Dieux m'avaient fait une loi
De vous éviter malgré moi.

(Didon le regarde avec courroux, avec mépris, & elle se retire. Les Ombres heureuses forment autour d'Énée des danses conduites par Mlles. Heinel & Guimard).

L' O M B R E D E P A L I N U R E.

A R I E T T E.

Compagnon de votre gloire,
Un Dieu m'avoit égaré
Dans le sein d'une nuit noire,
Et de vous je fus séparé.

É N É E.

Palinure, je t'ai pleuré ;
Pour honorer ta mémoire,
Sous le nom d'un Promontoire,
Ton nom sera célébré.

C H Œ U R D E S O M B R E S H E U R E U S E S.

L'heureuse innocence
Embellit nos jours,

Sa douce influence
 En règle le cours ;
 Notre jouissance
 Des biens inconnus ,
 Est la récompense
 Promise aux vertus.

U N E O M B R E .

A R I E T T E .

Dans cet asyle ,
 L'âme tranquile ,
 Goûte à longs traits
 Le bonheur & la paix ;
 Le sort favorable
 Nous fait jouir
 D'un bonheur durable ,
 Sans que l'avenir ,
 Dans son cours instable ,
 Puisse le bannir.

(*Les Ombres forment des Danfes gracieuses*).

É N É E .

A R I E T T E .

Un intérêt plus cher à ma tendresse ,
 Occupe mon cœur & le presse ;
 Ombres, en vain vous m'arrêtez.

(*à Musée*),

Chantre qu'Apollon favorise,
 Je cherche en ces lieux enchantés
 Le sage & vertueux Anchise.

M U S É E .

Dans quelques vallons écartés ,
 Avec nos Sages de la Grèce

Il s'entretient sur la Sageſſe ;
Ou bien ſur ces rians côteaux ,
Il ſe mêle avec nos Héros.

É N É E.

A le voir ici je m'emprefſe.
(*Énée voit paſſer les Ombres des grands hommes. Il reconnaît Anchife, & court à lui les bras ouverts*).

A R I E T T E.

Ah ! mon père , eſt-ce vous ?
Eſt-il rien d'auffi doux ,
Que de revoir ce qu'on aime !
Pénétré d'un juſte amour ,
Je préfère ce ſéjour
A la lumière même.

É N É E & A N C H I S E , ſ'embraffant.

D U O.

Ah ! quel jour heureux
Pour tous deux !
Après tant d'alarmes ,
Confondons nos larmes.
Puiſſe le plaifir ,
De nous réunir
Dans le ſein des charmes ,
Ne jamais finir.

A N C H I S E.

J'eſpérais qu'en ces retraites ,
Après vos travaux glorieux ,
Vous viendriez favoir des Dieux
Les volontés ſecrettes.

É N É E.

Sur le deſtin qui nous attend ,
Fixez mon incertitude ;

Junon , par un courroux constant,
Me plonge dans l'inquiétude.

ANCHISE.

Mon fils , rassurez vos esprits ;
Près de moi , sur ce tertre assis ,
Des Dieux adorez la clémence ;
Vous y verrez d'un œil surpris
Les Héros qui de vous doivent prendre naissance.

*(Énée & Anchise s'asseient sur une petite élévation.
Les Héros passent tous avec une marche grave
& imposante).*

ÉNÉE , étonné.

Quel spectacle imposant !

ANCHISE.

Voyez les Fondateurs ,
Et les Pères de l'Italie :
Romulus & Numa se rendent créateurs
D'une nouvelle Colonie.
Un Peuple de triomphateurs
Seconde leur heureux génie,
Et Rome est la Reine des Rois
Par les vertus & par les lois.

ÉNÉE.

Mais quelle est cette Ombre éclatante !

ANCHISE.

C'est Auguste , qui des Romains
Rendra la fortune constante ,
Et dont la gloire bienfaisante
Fera le bonheur des humains.
Ses successeurs , sur la terre & sur l'onde ,
Auront un absolu pouvoir ;

Et nos neveux doivent avoir
L'amour & l'empire du monde.

É N É E.

A R I E T T E.

Vous remplissez mon âme
D'un doux ravissement,
Et la gloire l'enflâme
Par le pressentiment.
Un fortuné présage
Décide mon courage.
A tout événement.

L A S Y B I L E.

Prince, le temps s'avance,
Et nous devons nous retirer;
Avec douleur je dois vous séparer,
Mais faites-vous violence.
Énée, avant la fin du jour,
Doit s'éloigner de ce séjour.

A N C H I S E.

Le Ciel par sa voix se déclare.

(Énée & Anchise, s'embrassant).

D U O.

{ Ah, mon père! }
{ Ah, mon fils! } embrassons-nous.

Un décret barbare

De vous me sépare,

Et nous réduit au seul espoir

De bientôt nous revoir.

(Les Songes sortent par la porte de corne. Anchise
fait sortir Énée & la Sybille par la porte d'ivoire.
Les Ombres heureuses accompagnent Énée en dansant,
tandis que d'autres chantent).

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

Des vertus c'est ici l'asyle;
Vous ne devez rien négliger
Pour venir encor partager
Les délices d'un sort tranquile.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

*Le Théâtre représente le périfile du Palais
de Latinus.*

SCENE PREMIERE.

JUNON, ALECTON.

JUNON.

ARIETTE.

VÉNUS triomphe en Italie,
Énée affronte les hafards,
Et malgré mon antipathie,
Il arbore ses étendards
Le long d'une rive fleurie :
Secondez ma juste furie,
Et faites-lui de toutes parts
Sentir mon courroux qu'il oublie.

ALECTON.

ARIETTE.

Je porte dans les cœurs
Le dépit & la haine,
Et contre mes fureurs
Toute défense est vaine ;
La violence de mes feux
Ne fait que des malheureux.

JUNON.

ARIETTE.

Soufflez la fureur & la rage
 Dans le cœur des Rois;
 Excitez-les tous au carnage,
 Et que leurs exploits,
 Inspirés par la jalousie,
 N'annoncent que la barbarie;
 Chez les Peuples d'alentour
 Répandez la méfiance:
 Que Lârinus & sa Cour
 Ne respirent que vengeance.

ALECTON.

Je vais distiller mes venins
 Sur 'Turnus & la Reine Amate;
 Je veux que ma noirceur éclate
 Sur la région des Latins.

ARIETTE.

Invoquons la triple Hécate,
 Et faisons couler le sang;
 Que chaque Guerrier combatte,
 Et périclisse en se vengeant.

(Junon & Alecton sortent).



SCENE II.

LATINUS, LAVINIE.

LATINUS.

MA fille, un oracle sévère
 Me défend de faire un choix

Parmi la foule des Rois
 Qui s'empressent à vous plaire :
 Mille obstacles divers combattent le dessein
 Qu'avait formé Turnus de vous donner la main.

LAVINIE.

ARIETTE.

Dans le rang où je suis née,
 Sous les lois de l'hyménée
 Lorsque l'on doit s'engager,
 L'on est souvent destinée
 Au pouvoir d'un Etranger;
 Une sage politique
 Décide de notre sort :
 La tranquillité publique
 Est le motif de l'accord.

LATINUS.

Les Troyens, fuyant leur Patrie,
 Viennent en troupe s'établir
 Dans le centre de l'Italie;
 Avec nous ils veulent s'unir,
 Et votre hymen doit devenir
 Le gage de l'harmonie
 Que je veux entretenir.

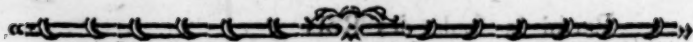


SCENE III.

Les Précédens, un Chef des Latins,

LE CHEF.

SEIGNEUR, de la part d'Énée,
 On vous apporte des présens,
 Comme de fidèles garants
 D'une paix fortunée.



S C E N E I V.

Les Précédens, ILIONÉE, Officiers Troyens, Suite.

L A T I N U S.

P O U R vous dérober aux tempêtes
Dont l'éclat menaçait vos têtes ,
Venez-vous chercher le repos
Que le Ciel réserve aux Héros
Pour prix de leurs justes conquêtes ?

I L I O N É E.

Seigneur, c'est par l'ordre des Dieux
Que nous abordons dans ces lieux,
Les Grecs ont réduit Troye en cendre ;
Et sans cesse persécutés ,
Nous sommes forcés de nous rendre
Sur les bords que vous habitez.
Nous vous offrons notre hommage ,
Pour avoir droit de cité,
Et ces présens sont un gage
De notre fidélité.

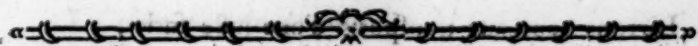
A R I E T T E.

L'esprit de paix est notre guide ,
Énée est un Chef vertueux ,
Et nous cherchons sous votre Égide
Un hospice & des jours heureux.

L A T I N U S.

Énée est de race divine ;
Nous avons la même origine ,

Et le sang me fait un devoir
De le servir & de le voir.
Le Ciel veut que ma fille épouse
Un Prince né chez l'Étranger;
Si Vénus est encor jalouse
De la gloire de vous venger,
Par une nouvelle alliance
Nous cimenterons ce lien,
Et nous ferons d'intelligence
Votre bonheur & le mien.



SCÈNE V.

*Les précédens , A M A T E , Troupe de Bacchantes
échevelées.*

*CHŒUR DE BACCHANTES , armées de
thyrses & de flambeaux.*

A R I E T T E.

DE Bacchus célébrons la fête,
Embrafons-nous d'un feu divin;
Si l'Amour cause du chagrin,
S'il blesse le cœur & la tête,
Il faut le noyer dans le vin.

A M A T E.

A R I E T T E.

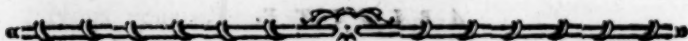
Souffrirai-je ici que ma fille
Soit enlevée à sa famille,
Et qu'on l'arrache de mes bras?
Non , je n'y consentirai pas.

Plutôt que de la voir la proie
 D'un transfuge échappé de la ruine de Troye,
 Je saurai la cacher dans le fond des forêts,
 Et la soustraire pour jamais
 A la tentative cruelle
 Qui l'enleverait aux attraits
 De la tendresse maternelle.
 Je fais de vos complots la trame criminelle.

(A Lavinie).

Partons, ma fille, armez-vous de flambeaux,
 Livrons-nous aux transports d'une juste furie,
 Dans les champs, dans les bois répandons l'incendie:
 Si vous devez prendre un époux,
 Bacchus seul est digne de vous.

(Les Bacchantes, après des évolutions très-animées,
 & dirigées par Mlles. Allard & Pellin, mettent
 des flambeaux dans les mains de Lavinie, &
 l'entraînent dans les forêts).



SCÈNE VI.

LATINUS, *Peuples du Latium*, CLAUDIUS.

CHŒUR DES PEUPLES.

COURONS, courons, prenons les armes,
 Et vengeons une trahison.

LATINUS.

D'où peuvent venir ces alarmes?

CLAUDIUS.

ARIETTE.

Tyrrhée avoit dans sa maison
 Un cerf élevé sous sa mère,

Et

Et d'une douceur familière;
 Sa fille le parait de fleurs,
 Et l'attachait par des douceurs.
 Cet animal, qui dans l'eau pure
 Se baignait éloigné des chiens,
 Se sent atteint d'une blessure
 Que lui fait un Chef des Troyens.
 Furieux du mal qui l'opresse,
 Il bondit, il fait un effort,
 Et revient rendre sa Maîtresse
 Le triste témoin de sa mort.
 Nos gens courent à la vengeance;
 L'agresseur se met en défense:
 On s'assemble de toutes parts,
 Les champs sont hérissés de dards;
 L'on combat, l'on s'attaque en foule,
 Et de tous les côtés le sang coule:
 Almon, Galère & leurs amis
 Sont expirans sur nos débris.

L A T I N U S.

A R I E T T E.

Cette vive attaque m'étonne;
 Sous une apparence de paix,
 Les Troyens font briguer l'appui de ma couronne,
 Lorsqu'ils massacrent mes Sujets.
 C'en est trop, je les abandonne;
 Ce prompt oubli de mes bienfaits
 Blesse ma gloire & ma personne.

C H Œ U R D E L A T I N S.

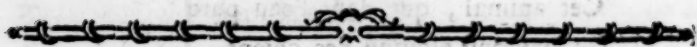
Suivons un trop juste courroux;
 Que l'Étranger qui nous offense

D

Expire sous nos justes coups ;

Volons à la vengeance ,

Armons-nous, armons-nous.



SCENE VII.

Les Précédens, TURNUS.

TURNUS.

SEIGNEUR, pour laver votre injure,
J'ai fait armer les Rhutulois,
Et l'alliance de vingt Rois
Rendra votre vengeance sûre.

ARIETTE.

Énée, en cent climats errant,
Prétend m'enlever Lavinie :
Mais ce n'est qu'au prix de mon sang
Qu'il règnera sur l'Italie,
Et sur un objet ravissant
A qui le tendre Amour me lie.

LATINUS.

Énée est favori des Dieux,
Qui me l'ont destiné pour gendre ;
Il est protégé par Évandre,
Et descend des mêmes aïeux.
Le sang va couler dans ces lieux,
Si cette malheureuse terre
Est le théâtre de la guerre.

TURNUS.

ARIETTE.

Vénus, qui fit périr Didon,
S'oppose en vain à notre mariage ;

TRAGÉDIE;

31

Je suis protégé par Junon,
Et j'ai pour moi l'amour & mon courage.
Devons-nous souffrir qu'un Proscrit
Vienne piller notre héritage,
Et braver mon juste dépit ?

DRANCE.

ARIETTE.

Mais faut-il que votre avantage
S'établisse sur le carnage
D'un Peuple entier que l'on détruit ?
Quand une querelle,
Vive & personnelle,
Trouble deux Héros,
Et les rend rivaux,
Le droit de conquête,
Dans un tête-à-tête,
Doit se décider,
Et Mars seul arrête
Lequel doit céder.

TURNUS.

ARIETTE DIALOGUÉE.

J'y consens, & je veux qu'Énée
Sente le poids de mon bras ;
Les lois de la destinée
Ne le sauveront pas
D'un funeste trépas.

LATINUS.

Craignez d'être la victime
De ce transport jaloux,
Et suspendez les coups
De la fureur qui vous anime.

TURNUS.

L'emportement de nos Soldats
 N'a point d'autre objet qu'Énée :
 Je le joindrai dans les combats ;
 La guerre sera terminée. (*Il sort*).

LATINUS.

Tâchons , aux pieds des autels ,
 De fléchir les Immortels. (*Il sort*).
 (*Le Théâtre change. On voit dans le fond les remparts
 de la Ville & le Tibre*).

SCENE VIII.

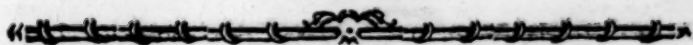
ÉNÉE , *seul*.

GUIDES mes pas , ô Vénus ! ô ma mère !
 En vain Junon m'accable de fléaux ;
 Avec ton secours salutaire ,
 Je triompherai des rivaux
 Que me suscite une injuste colère.

ARIETTE.

Ah ! qu'il est doux de cueillir
 Les lauriers de la gloire !
 Un souffle peut les flétrir ,
 Et le Héros doit mourir ,
 Ou remporter la victoire.

(*Vénus descend du Ciel dans son char. Les Grâces ;
 conduites par Mlle. Guimard , vont en dansant au-
 devant d'elle , & elles entourent Énée , en formant
 des pas & des attitudes voluptueuses*).



SCENE IX.

VÉNUS, ÉNÉE, LES GRACES, *Suite.*

VÉNUS.

ARIETTE.

MON fils, recevez de ma main
 Un bouclier fait par Vulcain;
 De votre illustre descendance
 Vous verrez les faits généreux.
 Rome, par un pouvoir immense,
 Saura mettre sous sa puissance
 Les Mortels, pour les rendre heureux.
 (*Elle lui donne un magnifique bouclier, pendant que
 les Grâces dansent autour de lui.*)

ÉNÉE.

ARIETTE.

Vous remplissez mon cœur de joie,
 Quand vous daignez l'encourager;
 Je vais affronter le danger,
 Et faire encor revivre Troye.
 (*Vénus & sa Suite remontent aux Cieux.*)

ÉNÉE, *seul.*

Rome, l'éclat de la valeur,
 Doit préparer tes hautes destinées;
 Je t'ouvrirai des routes fortunées
 Pour parvenir à la grandeur,
 Sur les pas de ton Fondateur.





S C E N E X.

(Les Néréides sortent du Tibre , & viennent environner
Énée en dansant. Mlle. Heinel est à la tête).

C I M O D O C É E.

A R I E T T E.

NO T R E ardeur ici nous rappelle,
Vous voyez en nous vos vaisseaux
Métamorphosés par Cibèle.
Nous voguons encor sur les eaux ,
Et sous une forme nouvelle ,
Nous conservons le même zèle
Pour la gloire de vos travaux.

(Elles forment des danses).

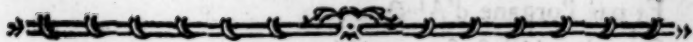
C I M O D O C É E.

Afcagne se trouve assiégé
Dans Albe qu'il a fait construire;
Et pour en être dégagé ,
C'est vous qui devez le conduire :
Il a besoin de vos secours,
Volez pour défendre ses jours.

É N É E.

Les mouvemens de la tendresse
Doivent exciter la valeur ;
Je cours répandre la terreur
Par-tout où le danger nous presse.

(Il sort , & les Néréides rentrent dans le Tibre).



SCENE XI.

LATINUS, AMATE, LAVINIE, TURNUS,

Peuple du Latium.

CHŒUR DE PEUPLES.

LE meurtre & les forfaits
Nous assiègent sans cesse;
La paix, la douce paix
Fait seule des sujets
Le bien & l'allégresse.

TURNUS, à Lavinie.

ARIETTE.

Princesse, comparable aux Dieux,
Votre cœur, des biens de la terre,
Est pour moi le plus précieux,
Et le feu seul de vos beaux yeux
Allume le feu de la guerre.

LAVINIE.

ARIETTE.

Je sens la plus vive douleur,
En voyant que notre hyménée
D'une Nation consternée
Occasionne le malheur;
Un nœud auquel le Ciel s'oppose,
Devroit-il en être la cause?

AMATE.

C'est par les ordres de Junon
Que Turnus doit être mon gendre:

Et par l'organe d'Alecton ,
Sa volonté s'est fait entendre.

Je n'écoute pas la fureur
Qu'inspire une aveugle colère ;
Je dois surveiller au bonheur
D'un Peuple dont je suis la mère ;
Qu'Énée & Turnus, en champ clos ,
Nous prouvent qui des deux Héros
Est digne que je le préfère.

UN GUERRIER LATIN.

Les Troyens vont fondre sur nous :
Armons-nous, repoussons leurs coups.

*(Chœur de femmes Latines , qui fuient & rentrent
dans la Ville).*

Évitons l'horreur des batailles ,
Renfermons-nous dans nos murailles.

CHŒUR DE LATINS.

Aux armes , volons aux combats ,
Affrontons le trépas.

*(Il se livre un combat , les Latins sont repoussés. Ils
rentrent dans la Ville , enferment les portes , &
se rangent sur les remparts).*

CHŒUR DE TROYENS.

Que Bellone
Moissonne

Les Chefs, les Soldats ;
Servons , servons sa rage ,
Que l'horreur du carnage
Suive par-tout nos pas.

(Énée s'avance seul auprès de la Ville).

TRAGÉDIE.

57

É N É E.

A R I E T T E.

D'une guerre sanguinaire
Mon cœur se sent révolté ;
Respectons l'humanité.
Paraïs , rival téméraire ;
Viens disputer la Beauté
Dont mon cœur est enchanté.

(*Turnus sort de la Ville , & s'avance armé de toute pièce*).

T U R N U S.

Que le fer entre nous décide ;
Vénus en vain de son Égide
Te couvrirait contre mes traits ;
Tu me trouveras intrépide ,
Il est temps qu'un fer homicide
Te punisse de tes forfaits.

(*On entend des timbales , des trompettes. Vénus paraît d'un côté dans son char ; & Junon , de l'autre côté , est dans les airs. Les deux Rivaux combattent. Turnus lance un rocher sur Énée , qui l'esquive. Énée lance un javelot sur Turnus , qui tombe blessé à la cuisse*).

T U R N U S , renversé & blessé à mort.

Tu peux disposer de ma vie :
Mais je ne la regrette pas ,
Quand tu m'enlèves Lavinie.
Frappe.

É N É E.

Rien ne retient mon bras ;
Je vois l'écharpe de Pallas ,
A qui ta main ôta la vie,
Et c'est lui qui te sacrifie ;
Vengeons mon ami : tu mourras.

(*Il le perce de son épée*).

CHŒUR DE TROYENS.

Une brillante victoire
 A couronné nos travaux ;
 Nous triomphons, & la gloire
 Met un terme à nos maux.

*(Les Troyens portent Énée sur un pavois, & lui font
 faire une marche triomphale. Les portes de la Ville
 s'ouvrent. Latinus, sa famille & son Peuple en
 sortent).*

LATINUS.

Prince, que la gloire environne,
 Unissons-nous, le Ciel l'ordonne.
 J'accomplis l'ordre des Destins,
 Et je remets entre vos mains
 Ma fille & ma couronne :
 Commandez aux Latins.

ÉNÉE, à Latinus.

Vous comblez ma douce espérance,
 Je commence à vivre en ce jour,
 Où, par une heureuse alliance,
 La paix s'unit avec l'amour.
(A Lavinie).

Agréez, Princesse adorable,
 L'aveu de ma tendre ardeur :
 Le sceptre est moins désirable
 Que le don de votre cœur.

LAVINIE.

Mon devoir est l'obéissance,
 Et je cède sans résistance
 A la loi du commun bonheur.

AMATE.

Cachons ma douleur & ma rage,
 Les Dieux ont trahi mon espoir ;

TRAGÉDIE. 59

Pourroit-on me forcer à voir
Un fatal hymen qui m'outrage ?

CHŒUR DE TROYENS & DE LATINS.

Célébrons l'heureuse hyménée
Qui fait cesser les effets
D'une guerre infortunée ;
Que la paix
A jamais

Unisse notre destinée,
Et nous comble de bienfaits.

(*Une musique mélodieuse se fait entendre. Le Ciel
s'ouvre, & l'on voit l'Olympe, où tous les Dieux
sont assemblés*).

JUPITER.

La voix des Dieux vous appelle ;
L'Olympe approuve vos nœuds,
Et d'une gloire immortelle
Il couvrira vos neveux ;
Vous fonderez l'existence
D'un Peuple toujours vainqueur ;
Et Vénus, par sa puissance ,
En soutiendra la splendeur.

(*Les Troyens & les Latins forment diverses danses.
Chaconne, Ballet, Entrées de MM. Vestris,
Dauberval, de Mlles. Guimard, Pellin, Al-
lard, Heinel, & autres*).

Une Bergère chante.

ARIETTE.

Lorsque la raison,
Jalouse & sévère,
Sur une Bergère,
Verse son poison ;

60 *L'ÉNEÏDE, TRAGÉDIE.*

L'amour qu'elle brave ,
Pour la conquérir,
Sait la rendre esclave
D'un secret desir;
Et de son entrave
L'attrait du plaisir
La force à fortir.

(*L'on danse*).

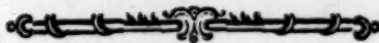
C H Œ U R.

Dans la paix & dans la guerre ,
Immortalisons les Romains ;
Que leur nom honore la terre ,
Dont ils seront les Souverains.

(*Ballet général*).

F I N.

ARMIDE
A SON TAILLEUR.



HÉROÏDE.

A R M I E

A SON TAILLEUR

H E R O D E



ARMIDE A SON TAILLEUR.

HÉROÏDE.

Vous vous flattez en vain de me mettre à la mode,
En me récrépissant d'après votre méthode;
Je ne brillerai pas sous un nouveau vernis,
Qui choque les regards de mes anciens amis.
Français évaporés, que le Spectacle attire,
Plus j'observe vos goûts, & moins je les admire;
Par quel transport étrange avez-vous résolu
D'anéantir Lully pour un nouveau venu?
Pendant près de cent ans, j'ai joui de ma gloire,
Et vous preniez plaisir à chanter mon histoire.
Vêtue à la Française, on m'admettait par-tout;
L'on croyait voir en moi le modèle du goût.
Faut-il donc qu'un habit Italico-Tudesque,
Vienne rendre aujourd'hui ma figure grotesque,
Et qu'on ôse changer mes sons affectueux
En un chaos de chants aigus, laborieux?
Mes sens sont révoltés de votre Psalmodie;
Vous chantez, vous criez avec monotonie;
Et si l'expression s'en mêle quelquefois,
Vous la déshonorez par l'âcreté des voix.
L'on n'est point étonné que Paris se divise
Sur la Guerre ou la Paix, la Finance ou l'Église:
On peut de cent façons heurter le sens commun;
Mais l'oreille est la même, & le bon goût n'est qu'un.

Un jeune avantageux , sortant de Rhétorique ;
Prend & donne hardiment des leçons de Musique ;
Avec des sens tout neufs , il vante ses talens ,
Et fait taire les vieux , qu'il traite de pédans.
Vous êtes trop heureux , s'il ne vous injurie
Pour l'honneur de la gamme & de la prosodie :
Mais au moins par ses cris , tout en se débattant ,
Il excite un éclat qui brise le tympan.
Les femmes du bon ton , & même jusqu'aux ânes ,
Veulent avec empire asservir nos organes.
La mode règle tout , & l'on voit jusqu'aux sourds
Mépriser les accords qui faisoient mes beaux jours.
J'emploirais vainement tout l'art de la magie
Pour vous défabuser de votre phrénésie :
Le bon ou le mauvais vous rendent exaltés ,
Et le meilleur pour vous , ce sont les Nouveautés.
Faut-il , pour augmenter encor votre manie ,
Que de nouveaux Bouffons , chéris de l'Italie ,
Viennent prostituer l'Opéra de Paris ,
Et vous émerveiller par d'indécens lazzi ?
Je gémis d'une erreur qui blesse la mémoire
D'un Chantre harmonieux dont je chéris la gloire ;
Par ses travaux nombreux , il s'est montré jaloux
D'être le créateur d'une Musique à vous.
L'emploi de ses talens avait mis en balance
Sur l'agrément de l'art l'Ausonie & la France :
Et quand il s'est couvert de lauriers immortels ,
Vous détruisez son culte & brisez ses autels.
Rougissez , Peuple ingrat , de votre barbarie ;
Vous voulez du fracas & de la rapsodie ,
Vous vous dénaturez : Apollon , sans pitié ,
Alongera bientôt vos oreilles d'un pié.

Je

A SON TAILLEUR. 65

Je ne vous blâme point d'élever un trophée
Aux talens avoués d'un chromatique Orphée :
Mais ne proscrivez pas un des premiers Auteurs,
Qui défricha les champs où vous cueillez des fleurs.
Le jeune Nicolet chasse le vieux Corneille,
Sur-tout si le grand bruit assomme votre oreille,
Et le pur sentiment vous devient ennuyeux,
S'il a pu dans son temps amuser vos aïeux.
Quinault fut admiré ; pouvoit-il ne pas l'être ?
Dans un siècle éclairé, Lully fut un grand Maître ;
Et s'il ne devint pas le premier des Auteurs ,
L'on en doit accuser ses coopérateurs.
Devez-vous insulter aux mânes d'un grand homme ,
Dont les talens chéris auroient illustré Rome !
Je suis vieille , il est vrai ; mais , loin de radoter ,
J'ai des appas encor qui peuvent ragoûter.
Ma fraîcheur se soutient, ma démarche est aisée ;
J'avais bon air encor avec ma robe usée.
Parce que mes pompons ne sont frais ni nouveaux ,
Faut-il les parfiler , & les mettre en lambeaux ?
Barbares , arrêtez , vous outragez mon père ,
Dont la mémoire ici doit toujours être chère.
Devroit-on oublier qu'il a fait trois sommeils ,
Quand jamais ses Rivaux n'en ont fait de pareils ?
Dans le chant gracieux mon inventeur excelle ;
Trace-t-il de l'Amour la peinture fidelle ,
Ou veut-il exprimer une jalouse ardeur ,
Il saisit l'art divin d'intéresser le cœur.
Quand il peint la Nature , il fait si bien la rendre ,
Que l'auditeur charmé croit la voir & l'entendre.
Il déploie à propos la majesté des Rois ,
Et la simplicité des Habitans des bois.
Dès qu'il fait voltiger les Jeux , les Ris , les Grâces ,

La douce Volupté se répand sur ses traces ;
Et son rare génie, allumé dans les Cieux,
Communique sa flamme aux Mortels, comme aux Dieux.
Dans les jours fortunés de son effervescence,
Son esprit enflâmé me donna la naissance ;
Sa tendresse pour moi n'eut qu'à s'en applaudir :
Je répandis par-tout l'empreinte du plaisir.
Dans mes transports divers, emportée, amoureuse ,
Jusques dans mes fureurs j'étais majestueuse ;
Et mon regard ardent savait se composer
Sur l'air de dignité fait pour en imposer.
L'Ouvrier avait fait un habit à ma taille ;
Mais je vous ai paru une vieille médaille,
Et pour me rajeunir au déclin de mes ans,
Vous ôsez me parler de rouge & de rubans.
Je ne digère pas pareille mascarade :
J'en suis dans un dépit à me rendre malade.
Les Amateurs surpris portent les yeux sur moi ,
Et veulent que je sois vieille de bonne foi.
Je m'étais soutenue assez bien pour mon âge ;
L'on me disait souvent que j'avais bon visage ;
Je marchais doucement, mais mon pied était bon :
Je n'avais tout-au-plus besoin que d'un bâton.
Depuis qu'on m'a fait prendre une allure nouvelle ,
Je ne fais où j'en suis ; je fléchis, je chancelle :
Je crains que mes appuis ne me laissent tomber ,
Et que la mort enfin ne vienne m'absorber.
Pourquoi donc attaquer la juste renommée,
Qui dans tout l'Univers m'avait si bien famée ?
Sans toujours répéter, j'avais autant d'esprit ,
Et chacun chantonait tout ce que j'avais dit.
Je faisais circuler fréquemment par la Ville
Menuet, Rigaudon, Gavotte, Vaudeville,

A SON TAILLEUR. 67

Et les Ignorans même obtenaient le plaisir
 De déchiffrer mes airs, & de les retenir.
 Vos prétendus Savans, perdus dans la matière,
 Pour qu'on ne vît plus rien, ont soufflé la lumière,
 Et veulent hardiment, aidés de leurs bâtons,
 Dans des sentiers pierreux vous mener à tâtons.
 C'est leur autorité sur un Peuple crédule
 Qui détruit mon empire, & me rend ridicule.
 Or, pour vous décider sur la comparaison,
 Bannissons le caprice, & prenons la raison.
 Je crains qu'en me voyant, elle-même ne crie
 Contre mes vêtemens pris à la Friperie,
 Et qu'un Public malin ne vienne à se moquer
 D'une vieille *Maman* qu'on cherche à requinquer.
 Comment ne pas gémir de ma métamorphose ?
 On me fait ragoter cent fois la même chose :
 On m'entend criailler de toutes les façons,
 Et ma perçante voix va par sauts & par bonds.
 Pour charmer mon Héros, j'y mettais tant de grâce,
 Que chaque Spectateur voulait être à sa place :
 Et quand un doux sommeil le tenait assoupi,
 On désirait dormir & veiller comme lui.
 J'invoquerais encor mille beautés réelles,
 Qu'on a cessé d'aimer, mais qui sont toujours belles.
 Si les Dindons glouffans font entr'eux gloux, gloux, gloux,
 Le tendre Rossignol a des accens plus doux ;
 C'est son chant séducteur que je prends pour modèle ;
 Je veux aller au cœur sans brouiller la cervelle :
 Ainsi, malgré la Mode & le Peuple railleur,
 Je m'en tiendrai toujours à mon premier Tailleur.
 Vous manquez, dites-vous, de lyriques paroles ;
 Non, je n'adopte point ces excuses frivoles.
 Eh quoi ! ferais-je donc comme Ninon l'Enclos ?

68 *ARMIDE A SON TAILLEUR.*

A la Cour , à la Ville , on aimait ses propos ,
Quand on ne pouvait plus adorer sa figure.
Je n'ai pas les talens de cette créature.
Des paroles !... Fi donc , on n'en fait aucun cas ,
Le Public étourdi ne les écoute pas.
Rameau , pour s'occuper en semblable disette ,
Prétendait en Musique habiller la Gazette.
Imitez ce grand homme , & sans fêter l'Amour ,
Mettez en Opéra les nouvelles du jour.
Si de plus grands sujets votre verve est avide ,
N'attaquez point Roland , & respectez Armide.
Tous deux de notre sort nous étions satisfaits ,
Et vous ne deviez pas défigurer nos traits.
Vous savez nos fureurs ; c'est être téméraire ,
Que d'ôser à Paris braver notre colère.
Chez l'Étranger peut-être on vous l'aurait permis ,
Mais ici nous avons encor de vieux amis.
Arys , Bellerophon , & jusqu'à Poliphème ,
 Craignent , avec raison , d'être fabrés de même.
Apollon doit gémir d'un projet inouï ,
Qui ne fait pas honneur aux Auteurs d'aujourd'hui ;
Eh bien , éveillez-les , excitez leur génie :
Il en est d'assez plats qui sont encore en vie ;
Ils pourront vous fournir des Drames passagers ,
Et dignes d'être offerts à des cerveaux légers.
N'est-il pas conséquent qu'un siècle philosophe
Aux enfans d'Apollon raccourcisse l'étoffe ?
Mais si sur le Parnasse à présent l'on s'endort ,
La Musique s'énonce avec un bruit trop fort ;
Et son tapage un jour fera tomber en poudre
Le Palais où cent fois mon bras lança la foudre,

20 JY 63 *FIN.*